

Ville de Laval

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE...

Paroisses et Villages anciens de l'île Jésus



Cette brochure est publiée par la ville de Laval, dans le cadre d'une entente avec le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Elle s'inspire principalement d'une étude ethno-historique et architecturale, intitulée Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, menée par la Société d'histoire et de généalogie de l'île Jésus. Elle s'appuie également sur le mémoire de maîtrise de Paul Labonne, ayant pour titre : Structuration de l'espace et Économie villageoise: Deux études de cas : Saint-Martin de l'île Jésus et L'Abord-à-Plouffe (1774-1861), de même que sur une recherche de Georges Picard portant sur Saint-Vincent-de-Paul.

Des panneaux d'interprétation complètent cette brochure ; ils sont installés à proximité de l'église de chacune des cinq premières paroisses religieuses de l'île Jésus :

- **Saint-François-de-Sales**
7070, boulevard des Mille-Îles
- **Sainte-Rose-de-Lima**
219, boulevard Sainte-Rose
- **Saint-Vincent-de-Paul**
5443, boulevard Lévesque Est
- **Saint-Martin**
4084, boulevard Saint-Martin Ouest
- **Sainte-Dorothée**
655, rue Principale

Photos en couverture

Voyage de foin, rang Haut-Saint-François-de-Sales, vers 1920.
Coll. Victor Legault.

Canal Beaulieu, Sainte-Rose Boating Club, vers 1911.
Pierre-Fortunat Pinsonneault. Coll. Napoléon Charbonneau.

Village de Saint-Vincent-de-Paul, vers 1907. Coll. Jeanine Auclair.

Photo intérieure

Carte topographique de la province du Bas-Canada, 1815.
Detail. Joseph Bouchette. BNO.

ISBN 2-922497-00-3

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec, 2001

Bibliothèque nationale du Canada, 2001

Ville de Laval

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE...

Paroisses et Villages anciens de l'île Jésus



Aldéric Desautels, marchand de lait, Saint-Vincent-de-Paul, 1929. Coll. Agathe Desautels.

Table des matières

La concession laborieuse de l'île Jésus	4
Des paroisses aux villages...	5
Saint-François-de-Sales	6
Sainte-Rose-de-Lima	14
Saint-Vincent-de-Paul	22
Saint-Martin	30
Sainte-Dorothée	38
Vers de nouvelles perspectives	46

Le paysage et l'histoire ont modelé le visage actuel de l'île Jésus, si bien que son développement prend directement racine dans les premières paroisses qui y ont vu le jour : Saint-François-de-Sales, Sainte-Rose-de-Lima, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Martin et Sainte-Dorothée. Leurs activités économiques et sociales ont marqué ce qui deviendra l'actuelle ville de Laval.

En accord avec la politique culturelle qu'elle adopte en 1992, la ville de Laval explore son patrimoine culturel à travers l'étude des paroisses et des villages anciens. Voici ce que nous révèle sa mémoire, de la colonisation de l'île Jésus en ses débuts, au 17^e siècle, jusqu'au tournant de la modernité, en un 20^e siècle qui s'ouvre sur l'avenir...

La concession laborieuse de l'île Jésus

L'île Jésus connaît des débuts hésitants et difficiles : avant même que ne s'amorce son véritable développement, s'y succèdent trois grands seigneurs pour qui la mise en valeur du territoire reste secondaire. L'île passera donc de main en main, souvent par l'intermédiaire d'aristocrates venus de France servant d'administrateurs, avant d'être léguée à un quatrième et dernier seigneur, le Séminaire de Québec, qui y établit en 1680 six de ses domaines. Il en assure le développement et la gestion jusqu'à l'abolition du régime seigneurial.

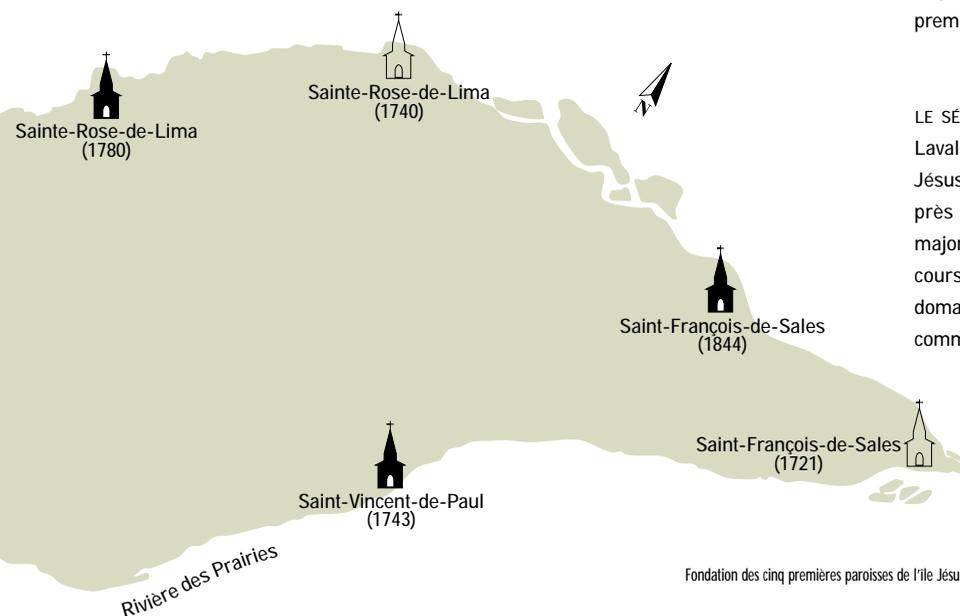
En effet, 1854 marque la rupture officielle du lien féodal entre le Séminaire de Québec et ses censitaires : les habitants sont désormais propriétaires en titre de leurs terres. Par l'adoption de l'Acte des municipalités et chemins du Bas-Canada, en vigueur le 1^{er} juillet 1855, les quatre premières paroisses deviennent des municipalités qui élisent chacune leur premier maire au sein d'un conseil.



Des paroisses aux villages...

Aux 17^e et 18^e siècles, le peuplement de l'île Jésus progresse d'est en ouest, selon la topographie et la nature des sols. Amorcé sur les côtes nord et sud, il progresse ensuite vers l'intérieur des terres, les paroisses se créant les unes après les autres par détachement des précédentes, au gré de la colonisation et du développement. Elles surviennent en réponse aux besoins d'une population grandissante, pour qui l'éloignement des services du culte commandera la construction de nouvelles églises.

Au cours des décennies, la croissance démographique et le phénomène des successions familiales ayant engendré un important morcellement des terres, les gens s'établissent sur des lots de plus en plus étroits qui donnent naissance aux premiers hameaux. Aussi, à partir de 1800, assiste-t-on à l'émergence d'une société d'artisans et de négociants, avec l'arrivée de gens de métier et de professionnels dans les nouveaux regroupements villageois. Dès lors, l'activité économique, d'abord centrée sur une agriculture de subsistance, se diversifie.



Les quatre seigneurs de l'île Jésus

1636-1672

LES JÉSUITES, qui donnent leur nom à l'île, mais dont l'absence de titres de propriété les privera de leur possession au profit de François Berthelot. Bien que propriétaires pendant 36 ans, ils n'y entreprendront aucun développement.

1672-1675

FRANÇOIS BERTHELOT, un riche conseiller de Louis XIV, en quête d'une terre à la hauteur de ses ambitions de noblesse et de fortune. Sans jamais être venu au Canada, il aura toutefois le mérite de fournir à Jean Talon les moyens financiers d'y ériger un manoir et d'y commencer une exploitation.

1675-1680

MGR FRANÇOIS MONTMORENCY DE LAVAL, qui échange avec Berthelot l'île d'Orléans déjà mise en valeur, contre l'île Jésus dont le développement est à peine amorcé. Il procédera aux premières concessions de censives.

1680-1854

LE SÉMINAIRE DE QUÉBEC, à qui Mgr de Laval, en homme fortuné, cédera l'île Jésus par legs. Propriétaire pendant près de 175 ans, il concédera la majorité des terres de l'île Jésus au cours du 18^e siècle, conservant six domaines pour ses manoirs, moulins, communes et réserves de bois.

Saint-François-de-Sales



Famille Zenon Gascon, vers 1906. Coll. Eglantine Gascon.

Une porte d'entrée sur l'île

Les débuts de la paroisse Saint-François-de-Sales s'inscrivent dans l'histoire même de la concession de l'île Jésus. Fondée en 1721 avec droit de patronage accordé au Séminaire de Québec, Saint-François-de-Sales est la première paroisse de l'île. Elle se développe à la pointe est de la seigneurie, autour du domaine principal issu d'une petite exploitation établie par Jean-Talon en 1670. De fait, à la fin du 17^e siècle, ce domaine regroupait déjà un manoir, une ferme, une scierie, un moulin, un fort à deux redoutes servant à repousser les attaques iroquoises et une chapelle — tout le nécessaire à la survie d'une petite communauté de colons.

Située au confluent de la rivière des Mille-Îles et de la rivière des Prairies, voies navigables de prédilection, la paroisse Saint-François-de-Sales sera le centre d'activités de l'île Jésus jusqu'au milieu du 18^e siècle. Cependant la création des autres paroisses limitant son développement, elle demeurera la moins peuplée, ne dépassant guère, à compter du recensement de 1765, 10 % de la population de l'île, et ce, malgré un fort taux de natalité.



Village, vers 1880. Henderson. [Inventaire des œuvres d'art](#). ANOQ.

La succession des catastrophes et la revanche du développement

À l'acquisition de la seigneurie de l'île Jésus par le Séminaire de Québec en 1680, on dénombre seulement 3, bientôt 4 familles établies sur tout le territoire, totalisant 24 pionniers. En 1689, après le massacre de Lachine, les Iroquois sèment la terreur sur l'île pendant trois ans, mettant en péril la colonisation. Il n'y a plus que 13 personnes qui y habitent en 1698. Mais, grâce à la signature de « La Paix de Montréal » avec les nations iroquoises en 1701 et, l'année suivante, la confirmation royale de la concession de l'île Jésus aidant, le peuplement s'accélère. Comme la vie s'organise au sein d'une colonie qui compte 175 âmes en 1707, la nécessité d'établir une cure fixe sur l'île Jésus devient pressante. Le Séminaire de Québec entreprend donc la construction d'une église en pierre et, à partir de 1717, il dépose par trois fois une requête auprès de Mgr de Saint-Vallier pour qu'y soit érigée une paroisse.

Entre-temps, les malheurs qui se succèdent mettent les efforts des habitants à rude épreuve : après le feu dévastateur qui emporte le manoir, l'église et le moulin en mai 1709, l'église reconstruite est à nouveau la proie des flammes en 1721. Deux ans plus tard, c'est le moulin et la digue qui cèdent sous le poids des glaces, puis, en 1732, les granges et l'étable sont réduites en cendres, tandis que la mauvaise récolte prive le seigneur d'un important revenu. Malgré tout, la population résidente double en 10 ans, atteignant près de 350 personnes à la fondation de Saint-François-de-Sales, en 1721.

Devant tant de déboires, le Séminaire de Québec n'aura qu'une solution : construire et reconstruire pour relancer l'économie et renflouer les caisses. À la suite des multiples travaux entrepris entre 1729 et 1732, le développement de l'île progresse tant et si bien que l'établissement d'une justice seigneuriale devient nécessaire. Le Séminaire nomme alors un juge bailli et un greffier. Puis, afin de permettre la circulation entre les 110 concessions dénombrées, le grand voyer fixe le tracé des chemins en 1733. Selon l'ordonnance de l'intendant, les censitaires sont tenus de procéder eux-mêmes à la confection de la partie du chemin du roi qui traverse leur censive.



Moulin du Crochet, vers 1880.
Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne.



Au 18^e siècle, deux types de roue sont en vogue : la roue à godets, actionnée par l'eau qui tombe en chutes, et la roue à aubes, qui tourne grâce à l'eau s'engouffrant par le dessous et que l'on retrouve dans les rivières à fort courant.

Vu la hauteur importante et le fort débit de l'eau dans la rivière des Prairies, le moulin de Saint-François-de-Sales, reconstruit pour la troisième fois à partir de 1792 sur l'île des Guides, sera mû par un mécanisme de deux roues à aubes perpendiculaires permettant trois moulanges. Son fonctionnement, dessiné par l'abbé Thomas-Laurent Bédard, aura l'heur de résister aux glaces des crues printanières qui avaient si souvent endommagé les deux moulins précédents. Ce petit « chef-d'œuvre de technologie » tournera pendant près d'un siècle!...

La puissance économique des moulins

Au cours du 18^e siècle, l'économie de l'île Jésus repose sur l'agriculture et le commerce de la farine de blé, pour lequel on s'enorgueillit de posséder les plus beaux moulins de la Nouvelle-France, suivant les propos mêmes de l'intendant Gilles Hocquart. Le premier moulin est construit en 1716 sur l'île des Guides, du côté de la rivière des Prairies. Le seigneur fournit le moulin et les censitaires doivent y faire moudre leurs grains. Le Séminaire de Québec loue donc le bâtiment à un meunier en échange d'un certain pourcentage de ses moutures.

Afin de répondre aux besoins d'une population agricole qui couvre peu à peu tout le territoire, le Séminaire de Québec bâtit d'autres moulins, notamment sur l'île Bourdon en face de Terrebonne en 1768, puis sur le domaine du Gros-Sault (Laval-des-Rapides) en 1772. Démoli au début du 19^e siècle, ce dernier sera remplacé par le moulin du Crochet, le plus important de l'île Jésus¹.

Roue à aubes actionnant trois meules au moyen d'un engrenage double, dessin de l'abbé Thomas-Laurent Bédard, 1792. ASQ.

L'effritement et la renaissance de la paroisse

Le 19^e siècle s'ouvre sur une mise en veilleuse du développement. En effet, la mort du curé Pierre Marchand, après 50 ans de service à son ministère, laisse un grand vide au sein de la collectivité. L'église, en ruine, est bientôt abandonnée par la population, trop peu nombreuse pour en défrayer l'entretien. La paroisse est donc supprimée en 1807. À la demande expresse des paroissiens, Saint-François-de-Sales est rattachée à Saint-Louis de Terrebonne, Saint-Charles de Lachenaie et Saint-Joseph de Rivière-des-Prairies le 5 janvier 1816. Les trésors religieux sont finalement partagés entre le Séminaire de Québec et les paroisses d'accueil.

Mais, grâce à la construction d'un pont reliant Terrebonne à l'île Jésus, le développement reprend de plus belle. Les anciens paroissiens de Saint-François-de-Sales ressentent alors la nécessité de faire revivre leur paroisse, d'autant plus que, pour aller à Terrebonne, ils doivent désormais payer un droit de passage sur le pont s'ils renoncent à une traversée par bateau, souvent périlleuse les jours d'intempérie.

Avec le rétablissement du culte en 1844, une nouvelle église est érigée, quelques kilomètres à l'ouest de l'emplacement initial. C'est l'église actuelle. La place se transforme alors en un vaste chantier de construction. Outre le presbytère, on y élève trois maisons qui serviront tour à tour de magasin général, d'école et de salle municipale, quelques granges et une écurie. Vestiges de cette époque en effervescence : la maison Gingras et la maison Villeneuve, qui encadrent la place actuelle.

Malgré la présence de ces premières habitations autour de l'église, la vocation agricole de la paroisse fait en sorte que le hameau, en bordure de la rivière des Mille-Îles, se développe le long du chemin de ceinture, où s'alignent les terres cultivées. De même, à la hauteur de l'île Saint-Jean, un second hameau émerge, autour du moulin Turgeon rebaptisé « moulin des Juifs » au début du 20^e siècle.



Embryon de village et moulin Turgeon, vers 1865. Détail. ASQ.

Bâti en 1846 sur le modèle des maisons rurales, le presbytère est agrandi au gré des besoins et des goûts des curés successifs. Avec l'ajout d'un étage, en 1901, il deviendra une maison cossue, comparable au presbytère de Saint-Martin.



Presbytère actuel, avant l'agrandissement de 1901.
Le Diocèse de Montréal à la fin du XIX^e siècle, éd. Senécal & Cie.

En 1856, les animaux qui pacagent aux portes de l'église soulèvent l'ire du curé Giroux, outré de voir des veaux franchir le seuil du temple pour s'ébattre jusqu'aux balustres. Des clôtures, sans cesse abattues et refaites, tentent de contrer cet envahissement. Longtemps laissée en friche, la place devant l'église sera aménagée en 1920.



Église actuelle, avant sa rénovation de 1894.
Abbé J.-Urgel Demers, Aperçu historique de l'île Jésus.



Des aménagements territoriaux controversés

De 1868 à 1916, deux questions soulèvent les passions et dégénèrent en conflits mettant en cause les deux hameaux : l'emplacement de l'école et l'ouverture des auberges. Dans l'affaire de l'école, le litige dure cinq années, pendant lesquelles le curé Watier soutient que les commissaires cherchent à défavoriser les gens situés à proximité de l'église en déplaçant l'école vers le moulin Turgeon.

Le second débat n'est pas moins mouvementé. Cette fois-ci, les curés Watier et Casaubon s'opposent à leur conseil municipal qui se prononce par trois fois en faveur de l'ouverture d'une auberge destinée à « détailler des liqueurs spiritueuses » près du pont de Terrebonne. Et pourquoi à cet endroit ? En raison de la proximité d'un chemin fort emprunté menant à Montréal.

Après querelles et procès, on opte pour un compromis : l'école sera ramenée près de l'église tandis que les auberges s'implanteront aux abords du pont.

Une nouvelle vocation au 20^e siècle

L'exploitation des carrières, la culture céréalière à grande échelle et l'industrie laitière de plus en plus florissante constituent le fondement de l'économie de Saint-François-de-Sales pendant la première moitié du 20^e siècle. Toutefois, grâce à son cadre champêtre et ses plans d'eau, la municipalité de paroisse s'ouvre à une clientèle d'estivants, des citoyens pour la plupart. C'est ainsi qu'elle deviendra un centre de villégiature, suivant en cela le développement de Sainte-Rose, sa voisine, reconnue pour ses installations de plaisance.



Ancienne école du village, vers 1910. Coll. Églantine Gascon.



Après 1850, les protestants anglophones des bourgs voisins viennent s'engager en grand nombre dans les carrières de pierre de Saint-François-de-Sales. La présence de cette main-d'œuvre importante servira au maire de prétexte pour autoriser l'ouverture contestée de la première auberge, en 1874.



Tailleurs de pierre, carrière de Saint-François-de-Sales, vers 1880.
Coll. Aimé Despatis.

Sainte-Rose-de-Lima



Rue Principale, 1911. Pierre-Fortunat Pinsonneault. Coll. Paul Labonne.

Oui à deux nouvelles paroisses

Contrairement à la paroisse Saint-François-de-Sales fondée par la volonté du seigneur afin d'offrir des services religieux à ses censitaires, la fondation de Sainte-Rose-de-Lima est le fruit d'une requête de la population. En effet, en 1739, l'étalement des colons, de plus en plus nombreux en bordure de la rivière des Mille-Îles et de la rivière des Prairies, rend l'observance des devoirs religieux difficile en raison de l'éloignement de l'église de Saint-François-de-Sales. Les colons réclament alors la création d'une nouvelle paroisse.

L'accroissement de la population sur l'île Jésus est si important que ce n'est pas une, mais bien deux paroisses qui sont autorisées à voir le jour en ce 16 mars 1740 : Sainte-Rose-de-Lima, au nord, et Saint-Vincent-de-Paul, au sud.



Intérieur de l'église de Sainte-Rose, 1900. Coll. Napoléon Charbonneau.

Un déplacement litigieux

Après la Conquête britannique de 1760, les nouvelles autorités refusent à l'évêque le droit de recruter des effectifs cléricaux en Europe, notamment en France. Devant la pénurie de prêtres, Mgr Briand se voit contraint de réduire le nombre de paroisses et d'élargir le territoire de celles qui restent afin de desservir toute la population de l'île. Il fait part de son projet dans une lettre aux paroissiens de Sainte-Rose-de-Lima, en 1768 : « dès que je vis même à Londres que je ne pourrais avoir des prêtres de France, [...] je répondis à Mrs du Séminaire qui voulaient une 4^e psse [paroisse] que cela étoit impossible, qu'il falloit unir le bas de Ste Rose à St François et remonter Ste Rose plus haut³ ». Mais la réponse ne se fait pas attendre : les paroissiens refusent catégoriquement de déménager vers l'ouest ou de quitter leur église.

S'engage alors une longue partie de bras de fer entre les paroissiens et l'évêque qui décide finalement de suspendre le culte à Sainte-Rose-de-Lima. Le 30 décembre 1780 marque la fin des hostilités. Les deux parties s'entendent sur un déplacement vers l'ouest, à l'endroit même qui avait fait l'objet de la controverse 12 ans plus tôt. ... Après ce changement de site, la prospérité économique de la paroisse et son importance sur l'échiquier de l'île iront sans cesse croissant au 19^e siècle.

Deux ponts, deux noyaux villageois

Peu à peu se développe un village bipolaire. Dans un premier temps, des gens s'installent à l'est de l'église, à l'intersection du chemin du roi et du chemin de montée qui conduit, d'une part, au moulin du Crochet sur la rivière des Prairies, et, d'autre part, au pont Porteous (en service de 1832 à 1852) sur la rivière des Mille-Îles.

Par la suite, le nouveau pont Plessis-Bélaïr (de 1854 à 1945) et la nouvelle montée Bélaïr engendrent un développement plus marqué à l'ouest de l'église. Tandis que dans le haut du village, à l'ouest, s'installe avant tout la bourgeoisie, comptant plus de 500 personnes en 1901, le bas du village, à l'est, plus peuplé avec environ 650 habitants au début du 20^e siècle, s'avère surtout le lieu de résidence des ouvriers.



Pont Plessis-Bélaïr, vu de l'Est, 1925. Coll. Napoléon Charbonneau.



Construite entre 1852 et 1856 par Victor Bourgeau (1809-1888), architecte de renom dans la région montréalaise au 19^e siècle, l'église actuelle de Sainte-Rose-de-Lima est la seconde à être élevée sur ce site. En 1974, elle sera reconnue monument historique par le ministère des Affaires culturelles. Ornée de plusieurs œuvres classées d'illustres représentants des écoles d'art religieux des 18^e et 19^e siècles,



Maitre-autel sculpté par Philippe Liébert vers 1799.
Jacques Gratton, ville de Laval, 1997.

elle possède un maître-autel du sculpteur Philippe Liébert (1732-1804). En outre, elle offre un bel échantillonnage des pierres présentes dans les carrières de l'île Jésus ; la dolomie Beekmantown jaune chamois y prédomine, rappelant la couleur caractéristique du paysage de Sainte-Rose.

Suivant Albert Filion, qui écrit à son épouse : l'après-midi du 14 août 1913, sur



Accident sur le pont Plessis-Bélaïr, 1913.
Coll. Napoléon Charbonneau.

le pont Plessis-Bélaïr, « un homme, le chauffeur, s'est blessé en passant en travers de la vitre! ».

Les débuts de l'éducation

Malgré la pression qu'exerce le gouvernement pour mousser l'éducation anglaise et protestante, Mgr Plessis obtient le droit d'encourager les écoles de fabrique francophones et catholiques. En 1810, l'enseignement est donc dispensé aux élèves des deux sexes dans une école de fabrique, qui sera finalement installée, quatre ans plus tard, dans une salle attenante au presbytère.

Devant l'urgence de construire un établissement scolaire digne de ce nom, le curé Plessis-Bélair achète en 1819 de petits lots en face de l'église, propriétés du cultivateur Jean-Baptiste Charette et du cordonnier Auguste Prud'homme. Il y érige la première école, aujourd'hui le 216 du boulevard Sainte-Rose, devenant ainsi le grand initiateur de l'instruction chrétienne dans la paroisse.

L'arrivée des communautés religieuses inaugure une ère nouvelle avec la fondation d'un couvent et d'un collège. Installées en 1876, les Sœurs de Sainte-Croix exercent une influence marquée au sein de la paroisse grâce à la personnalité forte et avenante de sœur Marie-de-Saint-Basile, supérieure et fondatrice du couvent ; elle deviendra la première supérieure générale de la communauté au Canada. En plus de susciter nombre de vocations chez les jeunes filles de Sainte-Rose, elles verront leur institution agrégée au cours universitaire, en 1929.

La rébellion des Patriotes à Sainte-Rose-de-Lima

En 1837, Sainte-Rose-de-Lima sert de théâtre aux activités entourant le mouvement des Patriotes. En mai, les esprits s'échauffent : un comité de surveillance est mis sur pied par Louis-Joseph Papineau et Louis-Hyppolite Lafontaine, de concert avec les autres têtes dirigeantes. Se tiennent alors des réunions à l'auberge d'Augustin Tassé, sise aujourd'hui encore sur le chemin des Patriotes.

Le 4 octobre, André Ouimet, frère de l'illustre Gédéon Ouimet, fonde Les Fils de la liberté, dont il devient le président. André-Benjamin Papineau, notaire de Saint-Martin, en sera l'un des membres les plus actifs. Mais, pour le nouveau président, les affaires tournent court : il est emprisonné le 16 novembre.

En décembre, Sainte-Rose-de-Lima est au centre des conflits : d'un côté, les Anglais qui cantonnent à Saint-Martin et, de l'autre, les Patriotes installés à Saint-Eustache. Devant l'imminence du soulèvement,



Première école, vers 1900. [Le Diocèse de Montréal à la fin du XIX^e siècle](#), éd. Senecal & Cie.



Surintendant du Conseil de l'instruction publique en 1876, Gédéon Ouimet favorise pour les garçons une éducation dispensée par des laïques alors que, chez les filles, elle sera prodiguée par des religieuses.



Gédéon Ouimet, ancien premier ministre du Québec.
Sans date. Coll. Napoléon Charbonneau.

le curé de Sainte-Rose-de-Lima, Magloire Turcotte, tente vainement de se poser en médiateur entre les groupes belligérants. Le 14 décembre, lors de l'assaut final à Saint-Eustache, il distribue jour et nuit l'extrême-onction sur le parvis de l'église. Arrêté puis remis en liberté, il s'enfuit aux États-Unis, pour revenir à l'automne 1838 déjouer les plans des Patriotes encore actifs.

Le rendez-vous des villégiateurs

La principale activité économique, en expansion à partir de 1875, tient en un mot : villégiature. Avec son décor enchanteur et l'arrivée du chemin de fer en 1876, Sainte-Rose-de-Lima attire une marée de plaisanciers qui viennent s'établir le long de ses berges pendant l'été. Croisières en bateau à vapeur, canotage, pêche et baignade sont au menu des activités.

La première vague de tourisme est marquée par une clientèle fortunée, anglo-canadienne et américaine. Elle privilégie le confort et l'aisance, ce qui entraîne la construction de villas. La venue du 20^e siècle amène l'ère des chalets installés le long de la rivière des Mille-Îles. La clientèle saisonnière est si nombreuse que se multiplient les installations de plaisance, les activités et les infrastructures. À titre d'exemple, la population de Sainte-Rose, qui compte près de 2 300 personnes en 1941, accueillera plus de 4 000 touristes au cours du même été. Il faut dire qu'en 1940, un nouveau circuit d'autobus dessert Sainte-Rose. De plus, avec l'apparition du « nowhere », ces petites excursions d'une journée passées à la campagne, Sainte-Rose deviendra l'une des destinations favorites des Montréalais.

La modernisation du village

Avec l'auto et le chemin de fer, le travail organisé et les périodes désormais allouées aux loisirs, l'industrie touristique n'a de cesse de grandir au début du 20^e siècle, devenant le ferment de la prospérité économique. Le village devenu une ville, sans parler de la cohorte d'estivants qui déferle sur Sainte-Rose, requiert l'installation de l'eau courante et de l'électricité. Les travaux, auxquels participeront nombre d'immigrants polonais, débutent en 1914 et s'échelonnent sur cinq ans.



Hôtel Cadieux, 1890. Coll. Napoléon Charbonneau.



Navette de l'hôtel Cyr pour la gare de Sainte-Rose, 1910.
Coll. Napoléon Charbonneau.

L'économie au féminin

En marge d'une activité économique jusqu'alors réservée aux hommes, les femmes de Sainte-Rose s'imposeront de plus en plus à l'aube du 20^e siècle. Elles comptent même pour le tiers de la main-d'œuvre dans le haut du village, détenant parfois des postes enviables. Nombre d'entre elles travaillent dans le secteur de la mode comme « couturières d'habit ». En 1871, Mathilde Filiatrault, au service des tailleurs de Montréal, est d'ailleurs l'un de leurs premiers employeurs. Le secteur du vêtement sera encore plus florissant dans les années 1940 avec l'ouverture de l'International Braid, une manufacture de lacets - corsets et chaussures - et de la Stella Dress, spécialisée dans la confection pour dames, qui engagera près de 160 employées.



Première Banque Provinciale, chez Arthur Alarie, coin boulevard Sainte-Rose et rue Deslauriers, 1914. Coll. Napoléon Charbonneau.



Construction du réseau d'aqueduc, 1914. Coll. Napoléon Charbonneau.

Au début du 19^e siècle, une installation est très en vogue chez les riverains, à l'est du pont Plessis-Bélair : les « baignoires ». Montées sur pilotis en guise de piscines installées dans



Baignoires vues du pont, entre 1900 et 1912. Coll. Napoléon Charbonneau.

la rivière, elles sont reliées aux berges par de longs quais. Dans un monde encore puritain, on ressent le besoin de leur adjoindre un toit et des murs ajourés pour échapper aux regards indiscrets.

En 1889, des marchands de Montréal et leurs employés fondent le St-Rose Boating Club qui organisera des régates très courues sur la rivière des Mille-Îles, à l'ouest du pont Plessis-Bélair.

À la fin du 19^e siècle, les alentours bucoliques de l'église font l'orgueil des paroissiens. Soucieuse de préserver son environnement de verdure, la fabrique plante 73 arbres en 1873-1874, dont ces fameux grands ormes, le long du



« Sous un grand orme à Sainte-Rose », aquarelle de Marc-Aurèle Fortin vers 1932. Musée Marc-Aurèle Fortin. chemin du roi, que Marc-Aurèle Fortin et Pierre-Fortunat Pinsonneault se plairont à peindre et à photographier à loisir au siècle suivant.

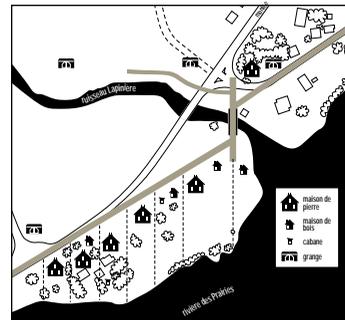
Saint-Vincent-de-Paul



Rue du Collège. Sans date. Coll. Denise Labrecque.

D'abord un hameau...

La fondation de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, autorisée en 1740 de façon concomitante avec Sainte-Rose-de-Lima, est retardée de trois ans, suivant les vœux mêmes des habitants de la côte du Sud. Elle ne se détache donc de Saint-François-de-Sales qu'en 1743. C'est alors, au confluent du ruisseau de La Pinière et de la rivière des Prairies, dans le secteur est, que se développe un hameau où s'installeront les premiers marchands, de 1745 à 1780.



Hameau, entre 1763 et 1830. Adaptation Georges Picard, 1995.

D'ailleurs, avant même la fondation de la paroisse, l'importance stratégique du pont enjambant le ruisseau de la Pinière est telle que sa construction, en 1732, précède d'un an le tracé des premiers chemins du roi sur l'île Jésus.



Pont, vers 1906. Pierre-Fortunat Pinsonneault.
Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne.

Puis un village à deux têtes...

De 1750 à 1850, les censitaires lotiront des emplacements à l'origine du village qui forme deux noyaux. Tout comme Sainte-Rose-de-Lima, il se structure de part et d'autre de l'église, en fonction des voies de communication. À l'est de l'église, les nouveaux arrivants s'installent le long de la montée Saint-François, qui relie les habitants de l'intérieur des terres à la rivière des Prairies. À l'ouest, c'est le chemin du roi et la traverse vers Montréal qui attirent gens de métier et gens d'affaires. Tandis que Simon Hogue est le grand artisan du bas du village (à l'est), Pierre Rocan, la famille Sigouin et le notaire Césaire Germain développeront la partie ouest, qui deviendra le haut du village.

L'école d'art de Louis-Amable Quevillon

Berceau de la prestigieuse école d'art de Louis-Amable Quevillon, dont le rayonnement s'étend à toute la province au 19^e siècle, Saint-Vincent-de-Paul accueille, entre 1790 et 1830, à la faveur du mouvement d'émulation engendré par le maître, nombre de sculpteurs et d'apprentis. Ceux-ci vivront en communauté corporative, regroupés sur des terrains avoisinants. Le noyau dur de l'école, qui ne portera son nom officiel que de 1815 à 1817, compte quatre maîtres sculpteurs : Louis-Amable Quevillon, le plus illustre d'entre eux, Joseph Pépin, Paul Rollin et René Saint-James dit Beauvais.

Le métier de menuisier est une affaire de famille chez les Quevillon...

En effet, né à Saint-Vincent-de-Paul en 1749, Louis-Amable fait ses débuts à titre de menuisier à 21 ans, comme ses frères Jean-Baptiste et François. Après 26 ans, il quittera ce métier pour devenir sculpteur, en 1796.

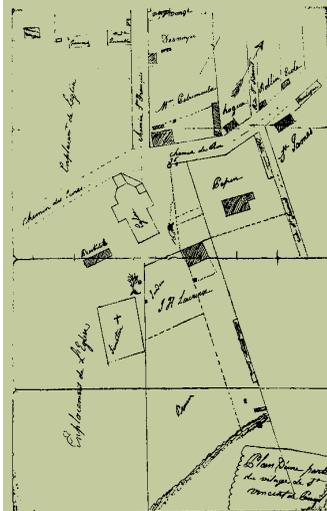
Quevillon doit sa vocation à son aîné, Philippe Liébert, qui œuvre entre 1775 et 1803 pour les paroisses Saint-Vincent-de-Paul, Sainte-Rose-de-Lima et Saint-Martin. La présence continue du grand maître dans les entourages de l'école en émergence influencera les réalisations de Quevillon et de ses pairs. Lorsque Liébert meurt en 1804, Quevillon prend le flambeau de son prédécesseur et monopolise tout le territoire artistique jusqu'à son décès, en 1823. Pour suffire à la demande, il s'entourera de très jeunes apprentis, dont Paul Rollin, âgé de 14 ans, et René Saint-James, 18 ans, qu'il forme dans son atelier suivant le principe du compagnonnage.



Chandelier pascal en pattes de griffon, sculpté par Louis-Amable Quevillon en 1805. Jacques Gratton, ville de Laval, 1997.



À flanc de coteau, au sud de l'actuel boulevard Lévesque, le site retenu pour dresser la première aire sacrée offre un panorama exceptionnel. Au 18^e siècle, l'emplacement est réduit à sa plus simple expression : église, cimetière, presbytère et jardin pour le curé. Seule la fin du siècle amènera les habitants près de ce premier lieu de culte. Mais, à partir de 1854, avec l'érection de l'église actuelle, l'aire sacrée passe du sud au nord de la voie publique, sur le site qu'elle occupe depuis lors. Le couvent, le collège et la prison se regroupant aux alentours, nombre d'artisans et de commerçants s'installeront bientôt dans le voisinage.



Plan partiel du village, au sud de la voie publique, 1820-1821.
Fonds Gariépy, Bibliothèque municipale de Montréal.

Le travail indispensable des passeurs

En 1806, Joseph et Michel Sigouin héritent du patrimoine familial — terre, maison et traverse. Passant de père en fils, la traverse des Sigouin demeure importante pour la région pendant les 18^e et 19^e siècles, car elle favorise les échanges entre les rives, non seulement pour la population locale mais aussi pour les gens de Lachenaie, Terrebonne, Mascouche et même pour les Montréalais. La côte à Sigouin sera d'ailleurs nommée « rue de la Traverse » par le ministère des Terres et Forêts, en 1970, en hommage à sa vocation première.

À partir de 1878, la mise en service de la première ligne de chemin de fer, devenue le Canadien Pacifique en 1885, vient toutefois concurrencer le travail des passeurs. Malgré tout, en 1908, un terminus de tramways sera aménagé à la hauteur du Sault-au-Récollet pour répondre à l'achalandage de la traverse de Saint-Vincent-de-Paul.



Chemin de la traverse, au pied de la côte à Sigouin. Sans date. Coll. Denise Labrecque.

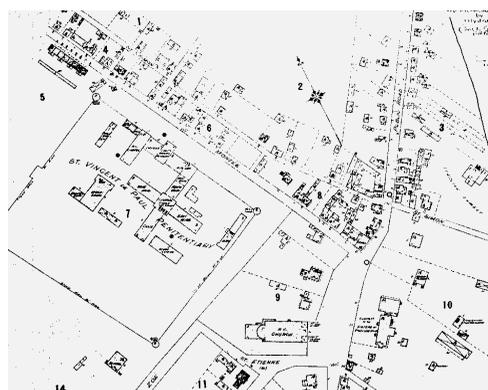


Bacs de traverse, vers 1900.
Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne.

Du domaine Lacroix au pénitencier fédéral

Riche négociant, Joseph-Hubert Lacroix s'installe dans le hameau en 1767 et se fait construire une résidence en pierre. En 1789, Lacroix, qui acquiert les terrains avoisinants, en vient à posséder un vaste domaine, ce qui mettra fin à l'expansion du hameau, favorisant le développement, plus à l'ouest, de deux noyaux villageois — le bas et le haut du village.

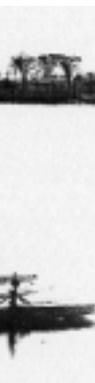
À partir de 1834, la riche demeure bourgeoise de Charles-Clément Sabrevois de Bleury fait la renommée de ce domaine. Après avoir été le fief du seigneur Lussier en 1865, il devient la propriété du gouvernement fédéral en 1930, qui y construit un nouveau pénitencier dans le but de séparer les jeunes détenus des criminels endurcis. Ainsi, entre 1929 et 1932, les immeubles situés entre les deux institutions pénitentiaires seront expropriés et démolis, entraînant la disparition du bas du village.



Plan d'une partie du village de Saint-Vincent-de-Paul, 1896. Assurances Goad.



Gare. Sans date. Coll. Denise Labrecque.



Domaine de Sabrevois de Bleury, 1921. Coll. Université McGill.



« Une ville dans une ville... »

Depuis 1862, Saint-Vincent-de-Paul doit son essor économique à l'univers carcéral qui a pris racine dans le couvent des Dames du Sacré-Cœur, aménagé en prison de réforme. Le 1^{er} janvier, arrivent les premiers pensionnaires : 26 délinquants de la prison de l'Île-aux-Noix. D'événements en circonstances, le bâtiment s'adapte à la réalité carcérale de plus en plus pressante si bien qu'en 1871 la population internée atteint des sommets : 144 détenus !

Inquiet par l'ampleur du phénomène, le boulanger Alphonse Lozeau stipule, dans son contrat de 1870, qu'il cesserait de fournir l'institution en pain bis si jamais elle était transformée en pénitencier provincial. L'idée faisait néanmoins son chemin... De fait, dès 1872, la prison de réforme est transférée à Montréal, tandis que le gouvernement fédéral achète le bâtiment pour abriter un pénitencier. Le pas est alors franchi : pendant plus d'un siècle, jamais plus Saint-Vincent-de-Paul ne vivra sans son complexe pénitentiaire, qui remodele à la fois le dessin et le destin du village.

Avec l'ouverture du pénitencier fédéral, destiné à recevoir les détenus de la prison de Kingston, le village entre de plain-pied dans une ère nouvelle. Le 20 mai 1873, 119 d'entre eux arrivent par bateau à vapeur. Sous la direction de François-Zéphirin Tassé, médecin de Saint-Martin, le pénitencier devient un microcosme où chacun est employé à une tâche précise. Au début du 20^e siècle, au cœur d'une population villageoise d'environ 1 000 personnes, s'anime un univers distinct qui compte désormais près de 500 détenus.

Un mal pour un bien

Malgré la présence de ce monde fermé, anonyme et souffrant, contenu par d'imposants murs d'enceinte, Saint-Vincent-de-Paul profitera largement des constructions et aménagements apportés aux établissements successifs. Au 20^e siècle, les retombées pour le village seront énormes en termes d'accroissement de population — détenus, gardiens, visiteurs — de main-d'œuvre spécialisée et d'infrastructures urbaines, avec l'installation des systèmes d'aqueduc, d'égout et d'électricité dans l'enceinte de la prison et dans les rues voisines. Car le complexe carcéral se développera en un véritable réseau avec l'ajout de divers bâtiments : hôpital, ateliers, cellules, chapelle, ...



Pénitencier, vers 1885. Coll. André Forget, ANC, PA46233.



Enseigne du pénitencier. Sans date. Coll. Napoléon Charbonneau.



Banque d'Hochelaga et église, vers 1915. Coll. Albertine Prevost-Paquette.



Tour et mur d'enceinte du pénitencier. Sans date. Coll. Albertine Prévost-Paquette.

À l'aube du 20^e siècle, Saint-Vincent-de-Paul inaugure de nouvelles activités destinées à mousser son développement. Un article du journal « Le Cultivateur », daté du 1^{er} juin 1899, en fait la promotion : « En été, c'est un bel endroit de villégiature et, pendant l'automne, la chasse y est abondante. Les communications avec Montréal sont très faciles : le Pacifique Canadien y fait passer chaque jour quatre convois et les tramways électriques ont leur terminus tout auprès⁵. »



Hôtel des touristes. Sans date. Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne.



Régates, 1910. Coll. Denise Labrecque.

Saint-Martin



Village de Saint-Martin, vers 1900. Coll. Freres de Saint-Gabriel.

Un bourg à la croisée des chemins

Quatrième paroisse de l'île Jésus, Saint-Martin est fondée en 1774 par détachement de Saint-Vincent-de-Paul. C'est la suspension du culte à Sainte-Rose-de-Lima par Mgr Briand qui a entraîné sa fondation. Le village, quant à lui, se développe à un important carrefour d'échanges entre Saint-Eustache et Montréal, notamment grâce à la présence d'un chemin de poste. Sa position stratégique dans les terres, au sud-ouest de l'île, demeurera sa marque distinctive jusqu'à la fondation de Sainte-Dorothée.



Rue Principale. Sans date. Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne.

Le développement de trois aires villageoises

À compter de la fin du 18^e siècle, la paroisse développe successivement trois noyaux villageois : Saint-Martin, le plus important, L'Abord-à-Plouffe et Pont-Viau, embryon de village chevauchant la limite de Saint-Vincent-de-Paul. Très tôt, le village de Saint-Martin devient un centre de services à l'échelle de la paroisse, desservant d'abord la zone rurale environnante avec une population de 700 habitants au début des années 1860.

Situé près de la rivière des Prairies, L'Abord-à-Plouffe prend forme durant la décennie 1830 le long de la montée du même nom. En 1834, Persillier dit Lachapelle, un marchand de la Côte-des-Neiges, construit un pont à péage en bois entre l'île Jésus et l'île de Montréal. Par la suite, le village de L'Abord-à-Plouffe prend de plus en plus d'expansion. En 1861, il regroupe principalement des voyageurs forestiers, des commerçants, des artisans et des journaliers, comptant déjà près de 560 personnes. Quant à celui de Pont-Viau, il voit le jour grâce à la construction du pont Ahuntsic qui enjambe la rivière des Prairies.



Pont Lachapelle en reconstruction, vers 1929. SHGJ.



Place publique devant l'église, vers 1900. Coll. Frères de Saint-Gabriel.

L'église au cœur de la vie paroissiale

Érigée en 1782, la première église est agrandie en façade dans les années 1820-1830, empiétant sur la place publique. En 1865, desservant une population de 4 000 fidèles, elle est devenue vétuste et exigüe, coincée entre le chemin de l'Église et le cimetière. Aussi Mgr Ignace Bourget ordonne-t-il la construction d'une nouvelle église, au sud-est de la première, suivant les plans de l'illustre architecte Victor Bourgeau.

Dès lors, Saint-Martin jouira d'une immense place publique qui servira à maints usages au cours des décennies : créée des nouvelles, ventes aux enchères, rassemblements politiques, foires agricoles, terrains de jeux pour les garçons de l'école modèle, tombolas... Autour d'elle, s'anima un curieux chassé-croisé d'écoles, de couvents et de collèges, au gré des allées et venues des diverses communautés religieuses.



Couvent des Sœurs de Sainte-Croix, vers 1900.
Le Diocèse de Montréal à la fin du XIX^e siècle, éd. Senécal & Cie.



Pont Viau, au cœur du village du même nom, vers 1915.
La Carte postale québécoise : Une aventure photographique.



Rue Principale, 1906. Coll. famille Gratton.

L'Abord-à-Plouffe, pense-t-on, tire son nom de l'endroit où s'arrêtaient les voyageurs forestiers, démantelant « à la hauteur de chez les Plouffe » leurs énormes cages de bois sur lesquelles ils avaient voyagé depuis l'Outaouais. Car, après avoir passé les rapides du Cheval blanc, ils devaient affronter les dangereux rapides du Crochet... Les rapides franchis, ils reconstituaient leurs cages, longues de plusieurs centaines de mètres, où s'affairaient souvent jusqu'à 30 hommes. Pendant



Train de flottage. Sans date. APC.

la première moitié du 19^e siècle, le toponyme « L'Abord-à-Plouffe » s'employait indifféremment pour les deux rives. Il faut dire qu'en 1840 les convois étaient si nombreux qu'ils formaient parfois un pont de bois entre l'île Jésus et l'île de Montréal.

À l'heure du soulèvement de 1837...

Comme Sainte-Rose-de-Lima, Saint-Martin subit les contrecoups de la rébellion des Patriotes. En effet, c'est là qu'en décembre 1837 cantonne une troupe anglaise de quelques milliers d'hommes, sous le commandement de Colborne. Le village, dont la population ne dépasse pas 500 habitants, est alors envahi. Après la bataille de Saint-Eustache, on loge temporairement les prisonniers dans l'école des garçons, qui servira aussi d'auberge pour la police rurale du major William King McCord, deux ans plus tard.

Engagé dans ce mouvement insurrectionnel, le notaire André-Benjamin Papineau, futur maire de Saint-Martin, parcourt les paroisses aux côtés de son cousin Louis-Joseph. Plaidant pour la résistance, il harangue les foules sur les parvis d'église. Il se livrera à la police après la défaite de Saint-Eustache.



André-Benjamin Papineau (1809-1890), premier maire de Saint-Martin en 1855. Corporation André-Benjamin Papineau.

Le marché lucratif des voitures

À titre de carrefour routier, Saint-Martin développe un important marché de voitures au milieu du 19^e siècle. Les voituriers, précurseurs des usines de montage, organisent le travail par divisions de tâches afin de maximiser la production. Une dizaine d'années plus tard, Saint-Martin compte deux des quatre fabricants installés dans l'île Jésus, notamment la fameuse entreprise des frères Joseph et Stanislas Parizeau qui embauche à elle seule une vingtaine d'employés, parmi lesquels se retrouvent 15 voituriers.

Écoulées sur les marchés de Montréal, des Laurentides et même du Haut-Canada, les voitures supplantent bientôt en valeur la production des trois moulins à farine de l'île Jésus. On dira même qu'en 1861, « avec Montréal et les comtés Missisquoi et Deux-Montagnes, le comté de Laval se classe en tête du peloton à l'échelle du Bas-Canada quant à la valeur de la production annuelle de voitures⁶. » Décidément, Saint-Martin est à l'aube de l'ère industrielle... Et sa renommée n'est plus à faire : « It has a large carriage factory. A good local trade is carried on. » Cette activité lucrative se maintiendra jusqu'en 1914, alors que le village comptera encore quatre carrosseries.



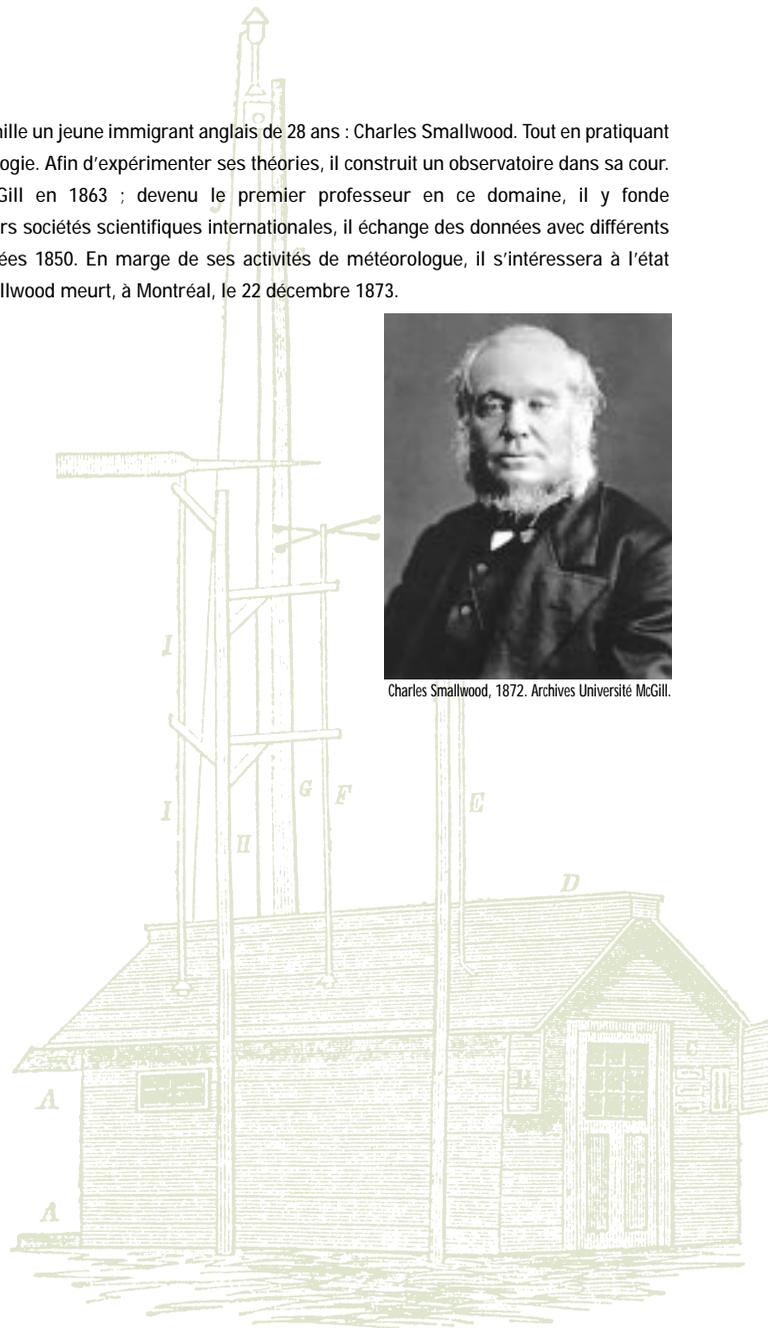
Voiture, vers 1910. Coll. Collège Laval.

Le premier météorologue

Vers 1840, s'installe à Saint-Martin avec sa famille un jeune immigrant anglais de 28 ans : Charles Smallwood. Tout en pratiquant la médecine, il se passionne pour la météorologie. Afin d'expérimenter ses théories, il construit un observatoire dans sa cour. Puis, il le déménagera à l'université McGill en 1863 ; devenu le premier professeur en ce domaine, il y fonde le « McGill Observatory ». Membre de plusieurs sociétés scientifiques internationales, il échange des données avec différents observatoires européens, et ce, dès les années 1850. En marge de ses activités de météorologue, il s'intéressera à l'état de l'agriculture dans l'île Jésus. Charles Smallwood meurt, à Montréal, le 22 décembre 1873.



Charles Smallwood, 1872. Archives Université McGill.



Plan de son observatoire. Sans date. J. S. Marshall, Université McGill.

Le feu au village

L'après-midi du 22 avril 1868, un événement tragique vient jeter l'émoi dans le village : dans un bâtiment appartenant au notaire Léon Sauriol, un enfant de huit ans tente d'allumer la pipe qu'il vient de trouver. Malheureusement, c'est tout le village qu'il incendie...

Dans son édition du 25 avril, le journal « La Minerve » dénombre 52 bâtiments brûlés, dont 12 maisons. Comble de malheur, la pompe à incendie, nouvellement acquise mais non encore installée, reste enfermée dans l'édifice en flammes du notaire Sauriol. « Rien ne saurait [dé]peindre la consternation qui régnait dans cette malheureuse localité. [...] Les femmes et les enfants parcouraient les rues avec des cris de désespoir », écrit le journaliste. La conflagration est d'autant plus inquiétante que part en fumée toute une partie du village — auberge, maisons, boutiques d'artisans, granges et hangars — située le long de la rue Saint-Martin et de la montée de L'Abord-à-Plouffe. Sans assurances, les sinistrés pourront malgré tout recevoir quelque secours, grâce à un comité de notables et d'hommes d'affaires qui se mobilise pour recueillir des fonds.

Une prospérité économique enviable

Au milieu du 19^e siècle, Montréal monopolise le secteur des services, reléguant l'agriculture en périphérie, en particulier dans l'île Jésus. Bien que situé à proximité du centre urbain montréalais, Saint-Martin n'est pas dépourvu avec ses vingt boutiques et ses deux manufactures. Le village attire même des membres de professions libérales. Il se distingue par une diversification de ses activités économiques où prédomine l'industrie du bois, qui constituera longtemps le maillon fort de son économie.

Au début du 20^e siècle, les affaires roulent tant et si bien que la banque d'Hochelaga, ouverte en 1914 sur la rue de l'Église, attire des épargnants des localités voisines, notamment de Sainte-Rose et de Sainte-Dorothée. En 1925, l'établissement tenu par Pierre-Célestin Gratton, servant à la fois de magasin général et de bureau de poste, abritera la nouvelle Banque Canadienne Nationale.



Banque d'Hochelaga, 1916. Coll. famille Gratton.

Un éminent politicien

Rien ne laissait présager que, dans le village même de Saint-Martin, le fils d'un forgeron de l'île Jésus aurait une aussi brillante carrière. Pourtant, Pierre-Évariste Leblanc, né en 1853, réussit à gravir un à un les échelons du pouvoir. Il est élu député du comté de Laval entre 1882 et 1908, puis, nommé orateur à l'Assemblée législative, à 39 ans. Par la suite, grâce à ses nombreux appuis, il devient le chef du Parti conservateur de 1904 à 1908, pour finalement accéder au poste de lieutenant-gouverneur du Québec, à la fin de sa vie, en 1915.

Bienfaiteur de la paroisse, il mourra à 65 ans, le 18 octobre 1918, à Sillery, emporté par la grippe espagnole. Cousin du curé Maxime Leblanc, l'un des grands bâtisseurs de Saint-Martin, il sera inhumé dans la crypte des curés de la paroisse.



L'honorable Pierre-Évariste Leblanc. Sans date.
Fonds famille Livernois, ANQQ.



Léo-Ernest Ouimet (debout à l'extrême gauche) au Théâtre National Français, vers 1902. Cinéma québécois.

Un pionnier dans le monde cinématographique

Né le 17 mars 1877 dans la paroisse Saint-Martin, fils aîné d'un producteur laitier, Joseph-Ernest Ouimet, dit Léo-Ernest, quitte prématurément l'école pour venir prêter main-forte à sa famille. Comme nombre de cultivateurs de l'époque, chaque matin à l'aube, les Ouimet traversent la rivière par le pont Viau pour aller vendre leur lait frais à Ahuntsic et au Sault-au-Récollet. Mais la vie de la ferme laisse insatisfait le jeune Léo. Attiré par le monde des arts, il devient, à partir de 1894, un électricien très en demande dans le milieu du théâtre et du cinéma à Montréal. En 1905, il inventera un projecteur qu'il baptise d'un nom désormais célèbre : le ouimetoscope.

À la fois premier cinéaste, premier producteur et premier distributeur de films au Canada, le petit « Joseph », devenu le grand « Léo-Ernest Ouimet », sera également le concepteur de courts métrages d'actualité. Avec son ouverture en janvier 1906, le « Ouimetoscope », la plus grande salle de cinéma au monde, climatisée de surcroît, supplantera de huit années l'arrivée du septième art sur Time Square, à New York.

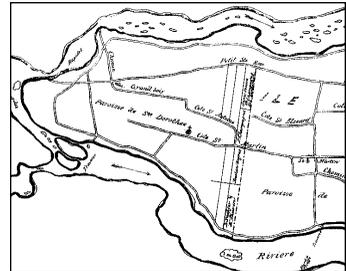
Sainte-Dorothée



Rue Principale, 1915. C. Laurin, Sainte-Dorothée: Cent ans de vie paroissiale.

Le « jardin de Montréal » et le relais des voyageurs

À l'instar de Saint-François-de-Sales, paroisse-mère de l'île Jésus, Sainte-Dorothée, fondée à la pointe ouest de l'île en 1869, demeure essentiellement rurale. Très tôt, elle partage certaines caractéristiques avec la première, notamment une situation géographique qui la rend tributaire des activités économiques des paroisses voisines, surtout de Saint-Martin. Dans cet esprit, le notaire André-Benjamin Papineau, installé aux limites ouest de sa municipalité, aura le bonheur de desservir les deux paroisses.



Réseau routier de l'île Jésus, 1869. ANQM.



Demoiselles Nadon. Sans date. Coll. Jean-Guy Jarry.

La saga des débuts

Formée de la partie appelée Haut-Saint-Martin, la paroisse Sainte-Dorothée ne voit le jour que près de 100 ans après l'établissement de la paroisse dont elle est issue. Sa naissance ne fait pas l'unanimité. Les habitants de Sainte-Dorothée, rencontrant une opposition farouche aussi bien de la part des résidents de Sainte-Rose-de-Lima que de Saint-Martin dont ils cherchent à se détacher, devront la fondation de leur paroisse à leur seule ténacité.

Après un affrontement de quatre ans qui ne mène qu'à l'impasse, le chanoine Hippolyte Moreau tranche : une nouvelle aire sacrée sera érigée. Après tout, les raisons invoquées pour la fondation de cette nouvelle paroisse sont les mêmes que pour les précédentes : l'éloignement de l'église qui compromet l'observance des devoirs religieux et la réception des sacrements.

Un développement bipolaire

Le développement du village s'articule autour de deux éléments : la place publique, liée à l'église, et les chemins de montées qui la bordent. Pendant l'été 1868, les paroissiens offrent près de 2 500 \$ pour la construction de l'église et du presbytère, tandis que le marguillier Félix Charron et les cultivateurs Louis Laurin, père et fils, font don des terrains pour le cimetière et la place publique, destinée à la criée et au remisage des voitures. En outre, un terrain est réservé à l'usage du curé, à l'ouest de la montée Gravel ; en 1903, on y construira la première école du village, devenue aujourd'hui l'école primaire Sainte-Dorothée.

En 1893, une rue est ouverte au sud et à l'est de la place publique, ce qui la rend désormais accessible en voiture de tous les côtés. Dès lors, la place sert à l'exhibition des étalons, mais seulement les jours ouvrables, sous peine d'une amende de « cinq piastres ».

Au même moment, à la croisée de la côte Saint-Martin et de la montée Champagne, se forme un hameau, marqué par ses établissements de services. Lieu de convergence par excellence, Sainte-Dorothée Est ou le « Coin Flambant » sert de relais pour les voyageurs. Déjà présent en 1850 sur le territoire de la paroisse Saint-Martin, le Coin Flambant était un carrefour important où l'on s'arrêtait pour faire manger et ferrer les chevaux, réparer une voiture, faire quelques achats au magasin général, aller au bureau de poste et à l'auberge, naturellement, pour prendre un petit blanc à cinq sous⁸. »



Première église de Sainte-Dorothée, vers 1900.
Le Diocèse de Montréal à la fin du XIX^e siècle, éd. Senécal & Cie.



Érigée en 1850, 19 ans avant la fondation de la paroisse, à deux pas de ce qui allait devenir la place publique, la maison des Laurin (652, rue Marcel-Gamache) demeure l'un des premiers témoins du développement villageois.



Maison des Laurin. Sans date. C. Laurin, Sainte-Dorothée: Cent ans de vie paroissiale.

La légende du Cheval blanc raconte l'histoire d'un diable de cheval qui, harnaché à son corps défendant pour déménager les pierres destinées à la chapelle du Sault-au-Récollet, alla s'engloutir, écumant de rage, dans la rivière. Après quoi, dit-on, la dernière pierre de la chapelle demeura à jamais impossible à fixer en raison du mauvais sort jeté par cette noyade spectaculaire...

Dès 1885, la municipalité procède au pavage de ses routes avec l'aide des propriétaires fonciers, tenus de fournir homme, cheval, voiture et outils, au prorata de leurs habitations, en plus d'installer des trottoirs de bois dans le village.

L'emplacement de la municipalité et l'industrie du bois

Le village, comme Saint-Martin, se développe dans les terres. En 1876, la municipalité de Sainte-Dorothée, qui compte huit côtes, rangs et montées, octroie des contrats d'entretien, l'hiver, en plus d'ouvrir un chemin de glace sur la rivière des Prairies, à proximité des rapides du Cheval blanc. En saison chaude, sa situation géographique lui permet de servir de site complémentaire d'entreposage pour les convois de cribles de bois en provenance de l'Outaouais qui circulent par voie d'eau. Le pin et le chêne sont au nombre des différentes essences qui voyagent sur la rivière. C'est donc là, comme à L'Abord-à-Plouffe, que s'installe une partie des voyageurs forestiers, surnommés « les cageux ».

L'avènement d'une santé publique

En 1886, la municipalité met au service de sa population un dispensaire que dirige un médecin de Saint-Martin, le docteur Amédée Gaboury. Lors d'une épidémie de variole en 1902, on met également sur pied un comité d'hygiène qui adopte de sévères mesures destinées à enrayer la contagion. Ainsi, les institutrices ne peuvent accepter en classe que les élèves vaccinés. Dans un geste de solidarité, on fournira des aliments aux familles frappées par la maladie.

La culture maraîchère en expansion

La production laitière, prédominante à Sainte-Dorothée en 1869, cède le pas à la culture maraîchère au tournant du siècle. Les maraîchers, qui écoulent leurs primeurs dans les grands marchés de la métropole, revendiquent des droits de péage réduits à l'entrée de Montréal et cherchent à devenir de plus en plus productifs.

Avant-gardiste, Midas Dion est le premier jardinier à développer la culture en couche chaude ; il ouvre la voie à la production accélérée en préparant la terre et les semis, placés sous verre, pendant les giboulées de mars. Au marché Bonsecours, les légumes se vendent à prix fort, tant et si bien que, de 1920 à 1940, la production sous verre est multipliée par cinq. L'île Jésus devient alors ce qu'on appellera à juste titre « le jardin de Montréal ». Plus tard, devant la mainmise des spéculateurs sur les terres agricoles et l'arrivée des supermarchés, les agriculteurs se tourneront vers l'horticulture et deviendront de gros fournisseurs dans ce domaine.





«Prêts à partir pour le marché de Montréal». Sans date. Coll. Joseph-Lucien Charbonneau.

En 1915, chaque fermier possède son « sercleur », qui sert aussi bien à sarcler qu'à renchausser. Raoul Dion surnommé « Paday », l'inventeur de cet instrument aratoire (à gauche sur la photo), pose ici avec fierté devant sa boutique de forge, rasée lors de l'incendie du 21 juin 1929. À ses côtés, son oncle Benjamin, dit « Baby Dion ».



Sarcloir, 1915. C. Laurin, Sainte-Dorothée: Cent ans de vie paroissiale.



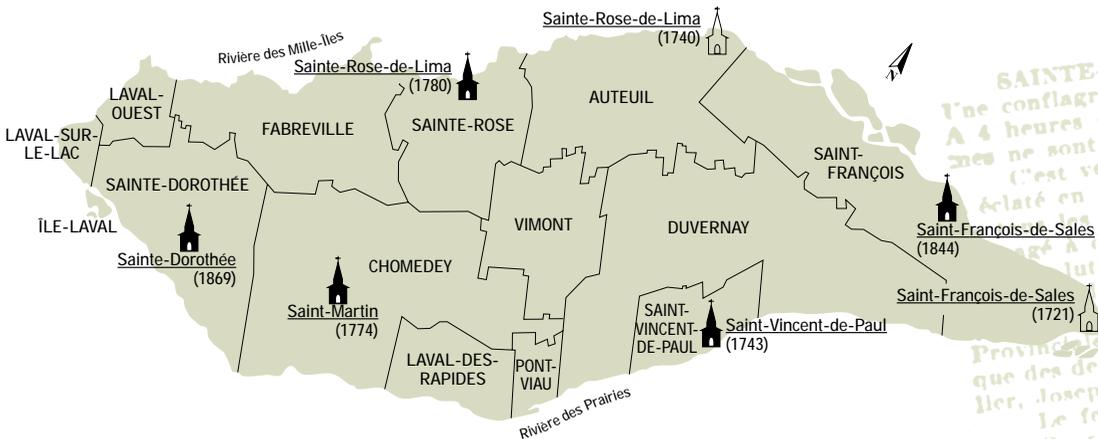
Afin de répondre à la demande de produits non périssables, en 1915, les agriculteurs, déjà réunis en coopérative 20 ans plus tôt, vendent leur manufacture de conserves spécialisée dans la tomate à la Dominion Cannery. Avant même l'arrivée de l'électricité au village, en 1924, la fabrique jouit d'une technologie moderne grâce à sa dynamo qui fournit le courant à deux grosses bouilloires. L'entreprise, sise rue de la Manufacture, devenue rue Renaud, fonctionnera encore pendant 12 ans avec ses 140 employés saisonniers, jusqu'à sa fermeture en 1927.

Des remaniements précurseurs

Avec le changement de siècle surviennent des transformations territoriales qui donnent lieu à un démembrement progressif de la paroisse d'origine. Sainte-Dorothée reflète en cela l'ensemble des bouleversements que connaîtra l'île Jésus à l'échelle de son territoire.

D'abord en 1915, avec la forte croissance de l'industrie récréo-touristique, sa partie ouest se détache pour devenir Laval-sur-le-Lac. Puis naîtra les Îles-Laval en 1941. La paroisse et le village fusionnant, la municipalité de Sainte-Dorothée deviendra finalement une ville en 1959, cédant une dernière partie de son territoire à Laval-Ouest.

Contrairement à Saint-François-de-Sales qui conservera son emplacement aux abords des deux rivières, Sainte-Dorothée, délestée de ses parties nord et ouest, verra son accès à l'eau limité à la rivière des Prairies.



Fondation des cinq premières paroisses de l'île Jésus et ex-municipalités de Laval avant la fusion en 1965. Ville de Laval.

Au feu! Au feu!

En 1920, le village a pris de l'expansion. Le long de la rue Principale sont apparus un hôtel, une forge, un moulin à scie et un magasin général logeant une succursale bancaire ; ce dernier sera le théâtre de l'un des feux les plus ravageurs. En effet, le 21 juin 1929, un incendie anéantit une partie du village. Allumé à l'arrière du magasin général de Wilfrid Lauzon, le feu se propage à la banque, aux sept maisons voisines de même qu'aux poteaux de téléphone et d'électricité installés depuis seulement cinq ans. Bientôt l'on craint pour tout le village... L'affaire est d'autant plus grave que neuf maisons sur dix sont faites de bois. Les pompiers de Saint-Eustache, appelés en renfort, viennent à bout du brasier. Malgré 40 000 \$ de dommages, on ne déplorera, heureusement, aucune perte de vie.

L'église, objet de fierté pour les paroissiens, célèbre en grand son 50^e anniversaire, en 1918. Mais le soir du 22 octobre 1936, c'est le cauchemar : elle se consume en trois heures au milieu des flammes, malgré l'aide des pompiers de Montréal et de Saint-Eustache qui, à pareille distance de la paroisse, arrivent trop tard. Pourtant, le tocsin avait alerté les citoyens qui, par centaines, étaient venus charroyer seau après seau. Mais l'eau de la rivière des Prairies, pompée et repompée, n'y fit rien. De fait, vers onze heures, le clocher s'effondrait.



Banque d'Hochelega, théâtre de l'incendie du 21 juin 1929.
C. Laurin, Sainte-Dorothée : Cent ans de vie paroissiale.

Vers de nouvelles perspectives ...

Le changement de siècle

À l'aube du 20^e siècle, les cinq paroisses fondatrices de l'île Jésus lèguent chacune à l'avenir le meilleur de ce qu'elles ont été : Sainte-Rose, riche et prospère, s'impose de plus en plus comme centre voué au tourisme d'agrément, Saint-Vincent-de-Paul suit les impératifs dictés par le développement de son complexe carcéral et Saint-Martin se distingue par une industrialisation grandissante, liée à son marché de voitures.

De leur côté, Saint-François-de-Sales et Sainte-Dorothée, avec respectivement 1 000 et 900 habitants sur une population insulaire de plus de 10 000 âmes, demeurent des paroisses essentiellement rurales. La première, à l'est, conserve ses grands espaces de pâturage consacrés à l'industrie laitière, tandis que la seconde, à l'ouest, est reconnue pour sa vaste culture maraîchère.

Les décennies suivantes ajouteront encore plusieurs pages d'histoire à l'île des premiers Jésuites... C'est ainsi qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, après une explosion démographique qui fait quintupler sa population, l'île Jésus se transforme de façon irrémédiable, s'acheminant vers la fusion de ses treize municipalités et de celle des Îles-Laval pour devenir la ville de Laval en 1965.



« Solitude ». Sans date. Pierre-Fortunat Pinsonneault. Coll. Paul Labonne.

Le fin mot de la nature...

Certes, chaque paroisse, chaque village s'est développé en fonction de sa géographie, de son emplacement dans l'île, de sa dépendance relative par rapport aux bourgs avoisinants et grâce à la hardiesse de ses habitants, doublée de l'acharnement du clergé.

Mais celle qui joua un rôle souverain dans le développement fut la nature. Parfois clémente, parfois revêche, parfois soumise au travail (agriculture, horticulture), parfois instigatrice de plaisir (villégiature), elle fut sans conteste au cœur de l'évolution des villages et des hommes.



Notes

- ¹ Moulin de Saint-François-de-Sales ; Étude historique et archéologique, Ethnoscop, 1986, p. 21, 34, 35, 36.
- ² Ibid., pp. 36-49.
- ³ ACM, 355.118, 768-13, cité dans Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, SHGIJ, vol. 2, 1995, p. 5, tiré de Paul Labonne, Structuration de l'espace et Économie villageoise ; Deux études de cas : Saint-Martin de l'île Jésus et L'Abord-à-Plouffe (1774-1861), Université de Montréal, 1994, p. 49.
- ⁴ Jacques Poitras, La Carte postale québécoise ; Une aventure photographique, coll. Signatures, éd. Broquet inc., Laprairie, 1990, p. 166.
- ⁵ Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, SHGIJ, vol. 3, 1995, p. 61-62.
- ⁶ Paul Labonne, Structuration de l'espace et Économie villageoise ; Deux études de cas : Saint-Martin de l'île Jésus et L'Abord-à-Plouffe (1774-1861), Université de Montréal, 1994, p. 156, cité dans Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, SHGIJ, vol. 4, 1996, p. 15.
- ⁷ Canadian Dominion Directory for 1871, Lovell's, janvier 1871, p. 1463, cité dans Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, SHGIJ, vol. 4, 1996, p. 15.
- ⁸ Charlemagne Laurin, Sainte-Dorothée ; Cent ans de vie paroissiale, cité dans Paroisses et Villages anciens de Ville de Laval, SHGIJ, vol. 5, 1996, p. 20.
-

